

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 4 (1981)

Artikel: Le mort qui sifflait
Autor: Surdez, Denys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le mort qui sifflait

Vers le milieu du XIX^e siècle, les Forges d'Undervelier étaient en plein essor. Elles employaient de nombreux ouvriers, fondeurs, affineurs, chargeurs, marteleurs et forgerons, rouliers et souffletiers. On y fabriquait de tout : haches, cognées, socs de charrues, grilles, fourneaux, enfin mille objets divers.

Les journées de travail étaient longues (plus de dix heures), le salaire modeste mais assuré. Le dimanche seul était jour de repos, et pas pour tous, car certains feux ne pouvaient être arrêtés. Il n'y avait guère de possibilités de se distraire en ce lieu perdu, surtout pour les ouvriers ; les uns jouaient aux cartes, d'autres se réunissaient au cabaret pour boire et fumer, se plaindre de la dureté des temps, du salaire, du travail, du patron, d'un chef d'atelier...

Certains, toutefois, trouvaient plaisir à pêcher dans la Sorne où la truite abondait alors ; quelques-uns braconnaient dans les forêts giboyeuses des environs. Parfois les jeunes se rendaient à quelque fête villageoise où l'on dansait. Ils aimaient aussi à se mesurer sur les jeux de quilles, lançant les lourdes boules en merisier sur les deux longues planches de sapin. Les travailleurs mariés promenaient leur famille au long des chemins herbeux, puis revenaient à la maison pour fourrager, car la plupart possédaient un petit train de paysan. Et le lundi matin, le travail des Forges reprenait son rythme habituel.

Cette vie au « Bon vieux temps » n'était guère enviable pourtant. La moyenne de la vie humaine ne dépassait pas quarante ans. Les gens étaient relativement taciturnes, peu portés à se réjouir de leur sort.

Un homme cependant faisait exception. C'était un solide et beau garçon de vingt ans appelé Claudius. Il n'était qu'en partie du pays. Sa mère, née dans une ferme de la commune, était morte en couches. On ne connaissait pas son père mais on murmurait dans les chaumières qu'un beau Tessinois, qui montait ses meules de charbon vers la Blanche-Maison, aurait bien pu l'être.

Si ces soupçons étaient fondés, on comprenait mieux d'où lui venait son teint basané, ses yeux noirs et moqueurs, et surtout sa gaieté. Car c'était un joyeux garçon, toujours porté à la plaisanterie, à faire des farces, à se moquer gentiment des travers de ses compagnons. Recueilli par sa belle-mère, une personne intelligente et de situation aisée, il avait appris à lire, chose rare à l'époque dans la contrée. Elle l'emmena chez une tante, à Porrentruy, où il fréquenta durant plusieurs années une école dirigée par des sœurs. Il se frotta ainsi quelque peu au « beau monde ».

Quand il revint à Undervelier, il était habillé comme un monsieur de la ville mais n'en était pas plus fier pour autant. Il avait conservé et même accentué ses traits de caractère, il se montrait toujours joyeux compagnon et affable envers chacun. Les filles du pays n'avaient d'yeux que pour lui. Malgré son origine douteuse, le maire aurait bien voulu l'avoir comme gendre, la Jeannette du Moulin de Berlincourt lui faisait les yeux doux à la sortie de la messe, la fille du Maître de Forges même n'aurait pas dédaigné le compter parmi ses soupirants. Mais il ne prêtait attention à aucune fille. Il avait une fois confié à un ami que son cœur était pris pour toujours. Mais par qui ? Nul ne le sut jamais.

Il aimait beaucoup chanter mais, surtout, il adorait siffler. De nos jours, on n'entend plus que rarement siffler, et cela passe même pour une impolitesse. Mais en ce temps-là, on manifestait sa joie de vivre en sifflant. C'était même devenu un art, comme jouer de l'accordéon, de la clarinette ou de la musique à bouche. Dans cette spécialité il était un véritable artiste. Nul n'arrivait à l'imiter ou à l'égaliser. Il sifflait toujours, en allant au travail – car il avait été engagé aux Forges pour tenir les écritures, poste envié – ; il sifflait en revenant au village, en allant à la messe, en se promenant. Les ouvriers et les gens du pays aimaient l'entendre. C'était une sorte de réconfort pour leur soli-

tude, leur ennui, leur vague à l'âme dus à la monotonie de leur travail.

Il allait atteindre la trentaine, portait beau, habillé la semaine comme le dimanche avec élégance, ne portant jamais la blouse grise des ouvriers, un peu jalouse mais aimé quand même. Le mystère plânant sur sa naissance semblait lui donner un charme supplémentaire.

La vie s'écoulait ainsi, sans histoire. Octobre commençait à marbrer les pentes boisées des gorges de carmin, d'ocre et d'or quand, soudain, il sembla qu'une sorte de silence inhabituel s'abattait sur le pays. Un certain jour, on n'entendit plus siffler Claudio. Une matinée, puis la journée s'écoulèrent sans qu'aucune mélodie ne fût sifflée dans le village ou sur le chemin des Forges. Plus de trilles, plus d'appel aux oiseaux. On commençait à s'interroger. Mais bientôt une nouvelle se propagea de bouche en bouche: plus de Claudio! Il avait disparu, sans laisser de traces. On attendit un jour, trois jours, une semaine. On pensa à une fugue. Après un mois, il n'avait encore donné aucun signe de vie. On avait fait recherche sur recherche, mais en vain.

Cependant, certaines rumeurs commencèrent à circuler «sous le manteau». Un colporteur, vendeur d'almanach et de saintes-agathes qui connaissait Claudio, venant d'Alsace par le col de Soulce, prétendit l'avoir entendu siffler. On haussa les épaules. Puis des bûcherons abattant des foyards dans la Gorge du Pichoux jurèrent avoir reconnu son sifflet. La fermière de la Blanche-Maison, venant livrer son beurre et ses œufs au curé, prétendit également que le Claudio sifflait tout près d'elle. Il ne se passait plus un jour sans que l'on rapporta avoir entendu les trilles et les airs que sifflait le disparu.

On commença à parler de sorcellerie, d'envoûtement, de sorts jetés... D'autres phénomènes non moins étranges se manifestèrent aussi un peu partout. Si le sifflet se faisait entendre près d'une ferme, le chien de garde se mettait à

gémir et rentrait dans sa niche, apeuré. Un enfant ayant entendu siffler dans la tour de l'église, on inspecta le clocher et on s'aperçut avec effarement que les cordes des cloches avaient été détachées.

Mais le fait le plus troublant fut rapporté par un jeune paysan de la ferme de Frénois sise au haut de la chaîne du Vellerat. Quelques jours avant la Noël, il chassait avec quatre chiens dans les pâturages de la Jacotterie. C'était une belle nuit de pleine lune. La meute leva un superbe chevreuil et se mit à sa poursuite. Les aboiements des bêtes se répercutaient contre les rochers. Le grand mâle se dirigeait vers le chasseur qui apprêta son arme. Mais, soudain, il entendit très nettement Claudio siffler comme il l'avait bien souvent ouï autrefois. A l'instant, à sa grande stupeur, les chiens, qui serraient de près l'animal, arrêtaient leur course. Ils firent demi-tour et, la queue entre les jambes, regagnèrent à toute allure la ferme de Frénois, malgré les rappels impérieux du braconnier.

Le chevreuil passa à quelques mètres du jeune homme, mais il était comme hébété et ne songeait même plus à épauler son arme.

Cette fois-ci, on parla ouvertement de sorcellerie. La crainte saisit chacun. On n'osait plus sortir le soir, même pour aller au chapelet. Les femmes tremblaient, les hommes semblaient se désintéresser de la chose mais n'en pensaient pas moins.

Janvier, février puis mars s'écoulèrent. La situation ne changeait pas, les racontars, vrais, faux ou exagérés continuaient à semer le désarroi dans le pays. Un bel après-midi, alors que la neige avait déjà disparu des pentes sud des montagnes, le père Hippolyte, le maître de Frénois, descendit le sentier abrupt qui menait au village. Il venait consulter le maire à propos de la réfection d'un chemin. A mi-côte, il s'arrêta sous le grand chêne, près de la petite grotte de sainte Colombe, car là, selon une tradition bien ancrée, vécut un certain temps la sainte populaire

d'Undervelier. Il ne faut pas la confondre avec la grande baume, baignant dans les eaux de la Sorne où on la vénère aujourd'hui.

Il s'assit sur une pierre plate dépassant d'un pied le sol. Le vent d'ouest soufflait assez fort. Il crut percevoir une sorte de cliquetis au-dessus de sa tête. Levant les yeux, il aperçut avec terreur un squelette pendu à une des branches basses du chêne. Il ne demanda pas son reste et dévala la pente jusqu'à Undervelier, avertit le maire, lequel, en compagnie du guet, se rendit à l'endroit indiqué. Dans une poche d'un débris de vêtement on trouva une montre d'argent à l'intérieur de laquelle, sur la cuvette, était gravé le nom de Claudius. S'était-il pendu? L'avait-on pendu? On ne le sut jamais. Malgré les prescriptions très sévères de l'église en matière de suicide, le curé de la paroisse, dans le doute, autorisa la sépulture chrétienne. Dès lors, nul n'entendit plus jamais siffler celui qui reposait enfin en terre sainte..

Quant aux circonstances de la mort de Claudius nul ne les connut jamais, ou si quelque humain en eut connaissance, il ne les raconta à âme qui vive.

Mais ce que l'on peut encore dire, c'est que l'annonce de son tragique destin fit couler bien des larmes de jeunes filles et son souvenir fut gardé bien longtemps dans les mémoires puisqu'il est arrivé jusqu'à nous.

Denys Surdez

